

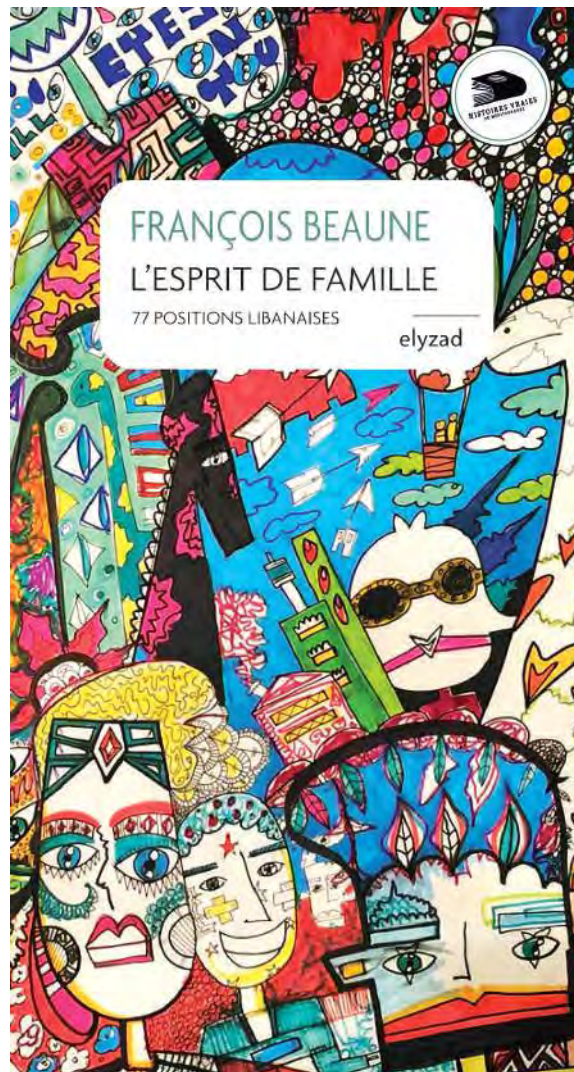
Dossier de presse

elyzad

François Beaune

L'esprit de famille.

77 positions libanaises.



4^e de couverture

Quelle serait, parmi le récit de votre vie, l'histoire vraie qui vous tient le plus à cœur ? demande François aux Libanais qu'il rencontre un peu partout dans le pays. À sa surprise, 7 fois et demi sur 10, les gens lui confient une histoire de famille...

« Si les 77 récits recueillis dans cet ouvrage permettent de mieux comprendre cet esprit de famille propre au monde méditerranéen, et sans doute à toutes les sociétés oscillant, comme c'est le cas au Liban, entre un système politique démocratique et une société fonctionnant encore selon les modes communautaire et claniques, ils constituent surtout, par leur côté savoureux, cocasse, drôle, ou même dramatique, un beau recueil sur les mille manières de questionner cet esprit, de le défier et de le rejeter, dans la difficile quête de liberté individuelle. » Charif Majdalani

Sélection du Prix France-Liban 2018

Biographie

François Beaune est un écrivain auvergnat mondialisé, installé en ce moment à Marseille. Il poursuit un travail de portraitiste transi dans ses œuvres, parmi lesquelles *La lune dans le puits* (Folio) et *Une vie de Gérard en Occident* (éditions Verticales).

À bientôt quarante ans, il prévoit sous peu de partir physiquement à la rencontre de ses 5000 friends facebook pour enfin se faire de vrais amis.



Au carrefour des histoires

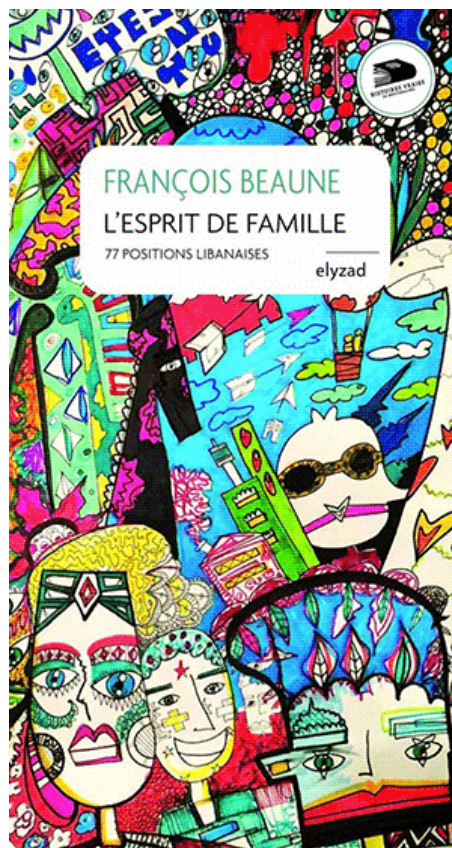
juin 2018

PAR PIERRE PUCHOT

ON peut conter de cent manières les mille histoires qui façonnent le Proche-Orient. L'écrivain peut partir d'une idée et confronter son ingénuité au réel qu'il explore ou aux conteurs qu'il croise : il ne manquera pas alors de tomber très vite sur sa première histoire. En voici une, captée à l'avant d'une Porsche Cayenne : celle d'une femme libérée (ou presque) de la bienveillance de ses frères et mariée (ou presque) à 30 ans, mais toujours vierge à 45 ans, et finalement croqueuse d'hommes à l'aube de ses 60 printemps. Et en voici une autre, celle de la famille Kassar, dont l'un des membres proclame qu'elle est à l'origine de la ville libanaise de Baalbek. « *C'est la première famille qui est arrivée là et qui a pris comme maison la citadelle, dans le temple de Jupiter, assure-t-il. Un soir, mes ancêtres ont organisé un festin et la famille Harfouche était leurs serviteurs, ils se tenaient derrière les convives, chacun muni d'une épée.*

Un signal a été donné et les Harfouche ont tranché les têtes de la famille. » « Pardonne-moi, répond l'un de ses amis, concernant ton histoire, j'ai une version légèrement différente. Pour moi, c'est la famille Harfouche qui avait invité la famille Kassar chez elle et qui avait posté derrière chaque invité un serveur pour le tuer. »

Qui ment ? Où est la vérité ? Peu importe : par ces 77 « histoires vraies », l'écrivain François Beaune retranscrit ces voix qui font le Liban et ses mondes parallèles, qui pourtant s'entrechoquent. Inaugurant la collection « Histoires vraies en Méditerranée », portée par l'auteur, *L'Esprit de famille. 77 positions libanaises* (1) est un saisissant petit portrait national par le biais du thème de la famille, de la manière dont les Libanais la perçoivent et dont ils se perçoivent à travers elle.



Pierre Puchot

(1) François Beaune, *L'Esprit de famille. 77 positions libanaises*, Elyzad, coll. « Histoires vraies en Méditerranée », Tunis, 2018, 172 pages, 16 euros

Le Monde DES LIVRES

vendredi 27 avril 2018

APARTE

« Je » et « nous »

SI L'ON MET DE CÔTÉ les névroses transmises et les tendances Atrides, comment se manifeste l'appartenance à la famille ou au clan ? Et comment peut-on être un « je » dans ce « nous » ? Géraldine Kosiak et François Beaune posent la question dans deux livres d'allures et de régimes différents, mais qui ne manquent pas de se faire écho sur certains points, comme la porosité de l'intime à l'histoire.

Chez nous, de Kosiak (illustré par elle-même, Grasset, « Le courage », 96 p., 10 €), est constitué de 40 dessins surréels et de 345 paragraphes généralement brefs et commençant tous par « Chez nous ». L'ensemble trace le portrait d'un noyau familial ouvrier dans la France des années 1970 : où l'on voit les grands-parents vendre leur champ de cerisiers à ce qui va devenir une enseigne Cora puis une ZAC entière. « Chez nous, Bruno était roux. Chez nous, Hervé était mort, percuté par une chauffarde alors qu'il rentrait de l'école à vélo. Chez nous, mon père et mon grand-père Simon étaient maçons. » L'identité de la famille est façonnée par les récits qu'on fait d'elle et des autres : s'en dégage une cosmogonie portative, une clôture dont Kosiak égrène les défauts politiques tout au long de son texte : « Chez nous, l'injustice, quand elle frappait les autres, n'était pas trop difficile à supporter » ; « Chez nous, on tutoyait les Arabes ».

Sentiments ambivalents

François Beaune, dans *L'Esprit de famille. 77 positions libanaises* (Elyzad, « Histoires vraies de Méditerranée », 172 p., 16 €), est allé, quant à lui, poser la question : « Quelle serait, parmi le récit de votre vie, l'histoire vraie qui vous a marqué, vous est chère ? » à des Libanais francophones, guidé entre autres par l'écrivain Charif Majdalani. La plupart des gens répondent en racontant leur famille, parmi les malheurs de la guerre, la difficulté d'être une femme (malgré WhatsApp, lieu virtuel de liberté) ou la tradition des vendettas entre clans chez les chrétiens. On y rencontre, comme chez Kosiak, des exclus contre lesquels on se constitue :

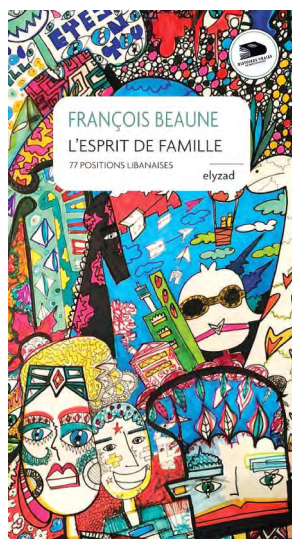
« N'importe qui peut faire du mal à un Syrien aujourd'hui (...). Les gens te frappent avec leurs armes, te dépouillent, presque pour s'amuser. Tu n'as aucune valeur. » Ici, la famille n'est pas un lieu de tensions internes, mais plutôt le radeau ballotté par la tempête géopolitique. Beaune avoue volontiers ses sentiments ambivalents à l'égard de « cette pulsion vitale, qui dit de faire la guerre au monde, par amour pour ses proches » en fourbissant « une victorieuse solitude ». A l'opposé de Kosiak, sans doute, qui n'imagine la famille que poétique et ouverte : « Chez nous, la seule vie valable était celle que l'on inventait, celle que l'on imaginait. » ■

ÉRIC LORET

L'Orient LE JOUR

CULTURE

« 77 positions libanaises » : un Kama Sutra familial osé, mais correct



VIENT DE PARAÎTRE

Dans « L'esprit de famille, 77 positions libanaises » (Elyzad), François Beaune part à la découverte de différentes villes libanaises à travers les histoires que les habitants des lieux lui confient.

Joséphine HOBEIKA

10/04/2018

L'esprit de famille, 77 positions libanaises (éditions Elyzad)* est une radiographie sociétale polyphonique qui propose un portrait neuf, subjectif et sans filtre de ce que pourrait être la famille d'aujourd'hui en Méditerranée. L'écrivain auvergnat mondialisé qu'est François Beaune replace dans son contexte l'ouvrage paru en janvier 2018 : « C'est le premier livre de la collection Histoires vraies de Méditerranée. Jusque-là, dans le cadre du projet "Marseille capitale culturelle", nous avons collecté et édité en ligne des histoires de différentes villes méditerranéennes. On repense la région en partant de l'individu libre qui partage une histoire vraie, à la manière des True Tales of American Lives de Paul Auster. »

Le travail de terrain, exécuté entre mai et juillet 2016, a couvert une dizaine de villes au Liban : « J'ai été invité par Beyt el-Kottab, la maison internationale des écrivains de Charif Majdalani. Au hasard des rencontres, je posais cette même question : quelle serait, parmi le récit de votre vie, l'histoire vraie qui vous a marqué ou qui vous est chère ? »

« La famille, c'est avoir un mari et voter dans son village, pour les intérêts de son clan »

Dans les récits collectés par l'auteur, le mot-clé qui arrive en tête est famille... Pour le meilleur et pour le pire, selon les profils des soixante-dix-sept locuteurs.

« Mon travail d'écrivain est de coller au plus près de la réalité des habitants, être au service de leur histoire. C'est une forme joyeuse de réflexion. Et moi, je ne tire aucune conclusion », signale-t-il.

Le nuancier des ressentis est extrêmement complexe, certaines paroles sont dans la pure lignée de la définition du mot « famille » d'Ibn Khaldoun : « Un groupe uni par l'esprit de clan (asabiya), d'une ascendance commune, chacun d'eux faisant passer avant tout son esprit de famille et de clan. » Pour Walid, par exemple, c'est un obstacle à l'État de droit. « Le confessionnalisme, dit-il, est la raison première de la corruption : l'appartenance confessionnelle passe avant l'État. Tu peux être aussi corrompu que tu veux, tu seras soutenu au final par ta confession, afin qu'elle ne soit pas affaiblie par rapport aux autres. »

L'esprit clanique est communément partagé, quelle que soit la religion. Rani le considère également comme un obstacle au développement. « Le système communautaire ne fonctionne pas. Les Libanais ne peuvent pas prendre de vraies décisions collectives mais seulement des décisions pour eux, leur famille, leur confession. Le seul projet commun qu'on a pu avoir ces trente dernières années, c'était la lutte contre nos ennemis, la Syrie et Israël. (...) Et on raisonne en ces termes : comment me mettre avec un plus fort que moi sans qu'il me baise à la fin ? »

L'écrivain intègre régulièrement en italiques des analyses ou des commentaires, poursuivant la réflexion. Ainsi, il propose un parallèle intéressant entre le sens de beyt (famille élargie par rapport à 'a-ila) et l'oikos grec (littéralement le toit qui recouvre la tribu) : « C'est bien en s'opposant à l'oikos, aux intérêts de cette famille élargie, que l'État démocratique, celui des cités grecques, a pu se mettre en place. »

Le délicat positionnement de l'individu

Certaines histoires expriment un sentiment de bien-être dans l'ancrage solide et rassurant que propose la famille, qui garantit « l'absence de solitude » et qui « transcende l'individu ». « Elle le proclame représentant de cette entité au-delà de lui-même, lui donne une fonction et un but : l'épanouissement de la famille, qui justifie tout l'égoïsme qu'il met à marcher sur la gueule du monde, à piétiner des têtes qui nuisent à la gloire de mon père ou au château de ma mère », ajoute François Beaune.

L'aspiration à une forme d'individualité relève d'un jeu d'équilibriste. Lequel est évoqué avec humour par l'auteur qui commente la place considérable de la voiture : « Comme en Corse ou en Sicile, du fait de la petitesse du pays, elle est utilisée comme un espace de liberté volé à l'espace familial, un espace clos où l'individu prend ses revanches intimes. »

Pour ceux qui sortent du rang, comme Mickael, qui habite à Tripoli, la violence subie est sans appel. « Où que j'aille, les gens chuchotaient derrière moi : c'est le gay. Ils me voyaient comme un malade mental ou un pervers sexuel. Au début, je croyais que j'étais vraiment dérangé, je cherchais des manières de me guérir, de devenir normal. J'ai lu des livres qui m'ont fait comprendre que ce n'était pas une maladie », confie-t-il à François Beaune.

Tandis que l'histoire de Abdesalam est celle d'une agression à Baalbeck : « Ma mère est syrienne et j'ai un accent syrien, n'importe qui peut faire du mal à un Syrien aujourd'hui, personne ne s'en soucie, il n'y a personne pour te défendre, les gens te frappent, te dépouillent, presque pour s'amuser. Tu n'as aucune valeur. »

Le montage linguistique

Ce qui fait la force de ces paroles, c'est leur oralité. Les témoignages sonnent vrai, on croit entendre la personne, car l'auteur a gardé ses phrases et les a agencées et contextualisées. Son génie est d'avoir retravaillé ses enregistrements à l'écrit, en gardant leur dimension sonore pour ce « documentaire subjectif ». « J'ai grandi proud, indique ainsi Perla. Je ne sortais pas avec n'importe qui, je voulais le mieux pour moi. (...) Moi, il me faut quelqu'un comme moi, aussi mûr, passionné. Déjà, je peux pas être attirée par un mec court, ou qui n'est pas beau. Moi, je veux qu'il soit grand, viril, qu'il décide tout. Et puis je suis une femme passionnée. I believe in love. Je crois en le vrai amour ! » 77 positions libanaises est sur le point d'être traduit en arabe et édité au Liban : « Charif Majdalani a proposé de faire sa promotion au Liban lorsque l'ouvrage sera disponible dans les deux langues, à l'automne », précise François Beaune.

***Disponible en librairie.**

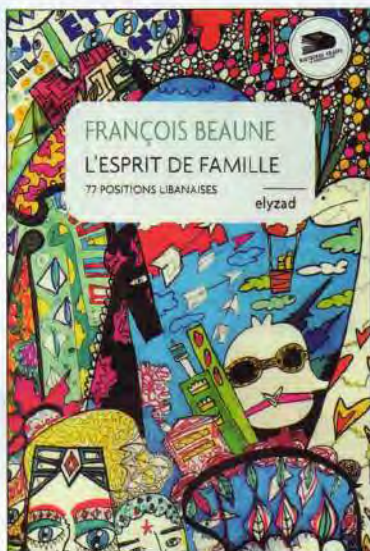
[21 centimètres de +](#) – 11 avril 2018

« Un projet littéraire très singulier. »



Famille(s), je vous hais

Parution. En collectant des histoires de famille au Liban, l'écrivain français François Beaune, en visite au SIEL, plaide pour les libertés individuelles.



► *L'esprit de famille, 77 positions libanaises*
François Beaune
Elyzad, 172 p.,
210 DH



François Beaune est l'auteur, entre autres, de *La lune dans le puits* (Verticales, 2013) et initiateur du projet des *Histoires vraies de Méditerranée*.

“**L**a famille, c'est avoir un mari et voter dans son village, pour les intérêts de son clan”, explique Raya. “C'est l'absence de solitude”, pour l'écrivain Fajrallah Haïk. C'est le contrôle des frères, pour Perla. C'est l'ancienneté du lignage, pour Alaa. C'est l'Afrique, pour Rana. Après *La lune dans le puits*, François Beaune poursuit sa collecte d'histoires vraies. Cette fois-ci, c'est au Liban qu'il a passé “sept semaines 1/2” à la rencontre de gens, anonymes, artistes, universitaires. “*Les gens, 7 fois et demi sur 10, me racontaient des histoires de famille, ce qui n'était d'ailleurs pas une surprise, puisque dans la bibliothèque www.histoiresvraies.org, famille est le mot-clé qui arrive en tête, suivi de guerre. Amour, dans le cloud olympien des récurrences, n'est que médaille de bronze.*” On sait à quoi s'attendre.

Contrôle social

Les 77 histoires, ou positions — clin d'œil plein d'humour au Kama-Sutra ? — que François Beaune restitue résonnent par rapport à sa propre conception de la famille et explorent les mille et une nuances du sujet. Lequel est par définition inépuisable. La famille, c'est d'abord la gestion du collectif. Un concept politique, et pas seulement de façon symbolique. Qui dit

famille dit alliances, donc stratégies, contrôle social. On parle peu d'amour dans ce livre, mais de liens. On parle de pressions, d'incitations auxquelles on peine à dire non. On parle de l'État — une digression du côté de la Sicile est tout à fait éloquente. “*On est un pays de droit, et on espère que la loi s'appliquera et que son sang n'aura pas été versé pour rien, Mahmoud a insisté. Mais dès qu'on sent que l'affaire tend à être étouffée, alors nous agissons comme une famille et nous exercerons notre propre justice.*”

Les récits oscillent entre humour, colère, souvenir, tendresse. Certains tentent des définitions : “*Le Libanais est quelqu'un qui réussit à trouver du travail grâce à un ami qui connaît un ami d'un ami de son père qui est marié à la sœur de l'oncle de sa cousine*” — concept de “clientélisme familial” assez universel. Il est question de l'histoire du Liban, de la guerre, de la diaspora en Europe et en Afrique. On parle de préjugés sur les autres nationalités, notamment sur les Marocaines, considérées comme des “magiciennes” — préjugé que dément Sara. On parle surtout de contrôle social, de l'intériorisation très précoce par les filles du regard qu'a leur père sur leurs fréquentations, du poids de la virginité, du droit que s'arrogent les familles sur les nouveaux-nés. Chaque histoire est celle d'un abus, d'un dépassement, un regret de ce qui aurait été si la norme n'avait pas un tel poids. Et chaque histoire dessine une tentative d'affirmation d'un individu, dans sa singularité et sa liberté.

François Beaune, accompagné du musicien Bachar Mar-Khalifé, lira des extraits de *L'esprit de famille* samedi 17 février à 20h30 au Théâtre 121 de Casablanca. ■

Dans le texte. Et l'amour, alors ?

“L'amour n'est-il pas, en tout cas dans nos cœurs méditerranéo-hollywoodiens, au commencement de toute famille ? Est-ce qu'au fond chaque service rendu, chaque coup de fil pour prendre des nouvelles, chaque caresse, chaque coup n'est pas la marque renouvelée d'un amour premier, idéal ?

La langue arabe possède un nombre incalculable de termes pour évoquer al-houbb, l'amour, comme les esquimaux la neige, comme si parler d'autre chose c'était rater l'essentiel, l'impératif d'aimer, de désirer, de plaire.

L'amour et la sexualité, liés aux désirs d'individus mais aussi à des fantasmes communs, participent-ils au pacte familial, ou au contraire mettent-ils en péril le contrat qui nous lie les uns aux autres ?” ■

l'esprit de famille : 77 positions libanaises de françois beaune

— Michèle, Rajah, Abdesalam, Raya, Safaa, Rana... À Beyrouth, Tripoli, Zahlé, Tyr ou Saïda, ils se sont tous confiés à François Beaune, lui racontant ce qui leur tient à cœur, leurs histoires de familles. De ces rencontres, et confidences, l'écrivain auvergnat mondialisé tire 77 récits. Comme autant de touches de couleurs, sondant en creux, l'âme libanaise. Un régal.

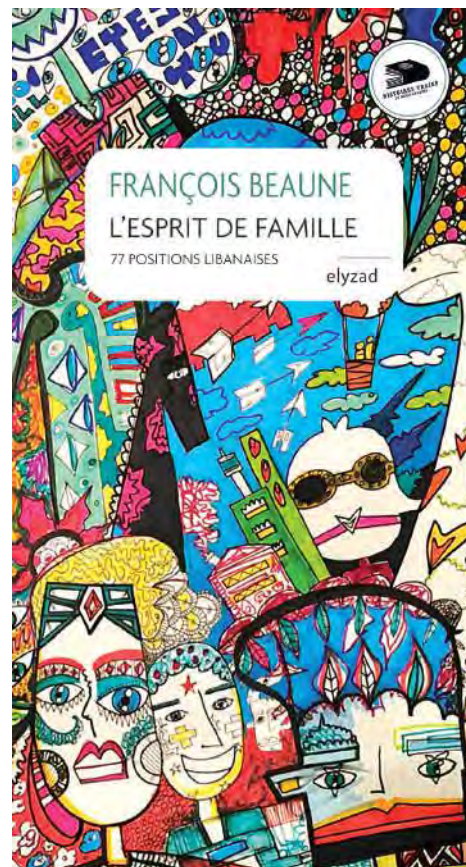
Comment est né L'esprit de famille ?

—J'ai été invité fin mai 2016 à passer six semaines au Liban par la Maison Internationale des écrivains, Beytel Kottab, basée à Beyrouth, ce qui m'a permis d'aller à la découverte des habitants de Tripoli, Zahlé, Baalbeck, Saïda, Tyr, du Chouf, ce que je n'avais pas eu le temps de faire en 2012 et les années suivantes, quand je revenais ponctuellement pour revoir des amis, développer des projets sur Beyrouth.

Pourquoi s'intéresser justement aux familles ?

—Je ne pensais pas traiter de ce thème, mais il se trouve qu'une grande majorité de Libanais à qui je posais toujours cette même question rituelle, "quelle serait cette histoire vraie qui vous a marquée, que vous souhaiteriez partager avec le reste du monde ?", me racontaient une histoire de famille. Dans la bibliothèque numérique www.histoiresvraies.org où notre collectif d'auteurs, d'artistes, de chercheurs rassemble toutes les histoires, les trois mots-clés qui reviennent le plus souvent sont famille, guerre, amour. Mais toujours famille en premier. Il semblerait qu'en Méditerranée du moins, une histoire vraie soit avant tout une histoire de famille, et je suis convaincu que le Liban est un magnifique laboratoire et lieu d'observation des différentes formes de famille coexistant aujourd'hui dans le monde.

—La famille a une place centrale au Liban, peut-être encore plus qu'ailleurs. La famille est une entité politique face aux partis,



une organisation sociale remplaçant un Etat défaillant, une inscription confessionnelle, communautaire, une manière de se définir au monde. L'individu au Liban, même s'il ne le souhaite pas, représente sa famille, porte son nom, vote dans son intérêt.

Comment s'est passée votre première 'rencontre' avec le Liban ? Quelles ont été vos premières impressions ?

—La première fois que j'ai débarqué au Liban, c'était en juin 2012, et j'ai eu vraiment très chaud. Comme je déteste la clim, j'ai passé les deux premières semaines à suer, boire de l'arak, suer, prendre une douche, etc., une Almaza, en boucle. Heureusement, certains amis libanais, qui voyaient mon état critique, me prenaient en pitié, me racontaient des histoires pour me distraire. C'est comme ça que grâce à Randa, Omar, Blandine, Samira de Hammana, j'ai pu écrire mes premières histoires vraies libanaises, qui sont parues en 2013 dans le recueil *La lune dans le puits* (paru en poche en avril 2017 chez Folio).



Tout est vrai, dites-vous. Comment avez-vous pu pénétrer dans l'intimité des familles, ou des personnes, et recueillir ces témoignages, ces histoires de vie ? Quelle a été la plus grosse difficulté rencontrée ?

—J'ai manqué de temps, mais les gens se sont confiés assez facilement, j'ai trouvé, peut-être aussi parce que je n'étais pas Libanais, et donc d'aucune famille. Et puis je dois vous faire cette confidence : je suis un type qui a de la chance. Je crois beaucoup au Hasard, le seul dieu qui me convienne et me guide dans la vie, c'est-à-dire au zahr arabe, ce dé qu'on lance quand on joue au taouila, et qui nous propose ses combinaisons que je suis docilement, à la lettre, presque en empathie.

Qu'est-ce qui vous a le plus interpellé/surpris/touché dans ces témoignages/rencontres ?

—Chaque personne rencontrée m'a touché. Bien sûr, certaines plus que d'autres. Mais c'est avant tout le plaisir de passer ce moment d'intimité avec des inconnus qui fait de l'expérience de la collecte un moment magique. On est en quête d'histoires et en même temps on ne sait pas ce qu'on cherche. On aborde en un jour dix trajectoires de vie, le monde s'écrit à grande vitesse, c'est assez ébouriffant.

Votre regard sur le Liban a-t-il été changé par ce séjour ?

—Bien sûr ! Je découvre à chaque fois, les amis me font découvrir leurs vies, j'écoute, je lis aussi les auteurs, Charif Magdalani, Hyam Yared, qui me donnent accès à certaines clés, et petit à petit je me fais ma petite idée, les choses se recourent, mais de là à prétendre que je comprends quelque chose du Liban, je n'en suis encore pas là. Un jour quelqu'un m'a dit : "Si quelqu'un t'explique la politique au Liban, et que tu penses avoir compris, c'est qu'on t'a mal expliqué". Je pense que la même chose est vraie pour la famille.

Comment s'est passé le processus d'écriture ? Le format court s'est-il imposé à vous naturellement ?

—Le 7 est un nombre magique pour la famille, au Liban. Les 7 grandes familles chrétiennes de Beyrouth, les 7 grandes familles sunnites, etc... J'avais environ deux cents histoires à ma disposition après ces six semaines. Je me suis dit que 77 histoires, ou plutôt 77 positions libanaises, à la façon d'un kamasutra, ou d'un jeu de 77 familles, serait la forme idoine pour ce livre, qui n'est pas un essai sérieux mais plutôt une tentative joyeuse, qui se permet des fantaisies afin de nous amener à réfléchir ensemble avec le lecteur, à travers le cas du Liban, à ce que pourrait être la famille aujourd'hui.

Un dernier mot à ajouter ?

—Le pain libanais sous plastique en triangle. Ça, je ne comprends vraiment pas. La cuisine libanaise est divine, les mnéiches du matin au zaatar, craquantes et souples, mais les Libanais s'obstinent toujours à proposer ces triangles insipides, caoutchouteux au mieux, qui leur servent en réalité plus de serviettes à main comestibles qu'autre chose pour plonger les doigts dans les mezzes sans trop se tacher. Une tradition étrange, pour un pays si fine gueule, qui interroge le fond des entrailles d'un mangeur de baguette comme moi.

ART ET CRÉATION

PAR LES TEMPS QUI COURENT par [Marie Richeux](#)

DU LUNDI AU VENDREDI DE 21H00 À 22H00



François Beaune: "La liberté d'audition est quelque chose qui est encore à gagner"

59 MIN

29/05/2018

« L'esprit de famille – 77 positions libanaises » de François Beaune est paru chez Elyzad. Ces 77 récits interrogent la place de la famille dans le monde méditerranéen.



François Beaune

"Je me suis cassé le nez à 6 ans, exprès, pour ne plus porter celui de mes parents, rompre avec ma ligne de nez. J'ai grandi avec cette idée fixe que la famille est cet habitacle étouffant, à proscrire aux asthmatiques, étriqué comme un 39 (mon âge actuel) pour les pieds d'un basketteur yougoslave, ou un bonnet 80A (l'âge approximatif de ma mort) pour une chanteuse de pop libanaise.

Paradoxalement, j'ai toujours été attiré par les familles de mes amis (surtout quand ils avaient des sœurs), l'atmosphère chaleureuse qui s'en dégageait (autour de la piscine), le plaisir d'être à table (quand leur mère faisait des lasagnes) et l'amour mutuel qui pouvait s'en dégager (en particulier au digestif). Ces moments où un collectif de gens se retrouvent, s'apprécient et œuvrent à petits mots fraternels à l'intérêt commun, dans

la joie d'être clan, s'enrichissant les uns les autres, de père en fils, de mère en bru, je les ai jaloués" François Beaune

"Le hasard, c'est un très beau terme arabe, le zahr, le dé. On jette le dé et on part au hasard. C'est le plus beau dieu, le seul d'ailleurs qui me convient.

"Le féminisme passe aussi par la place des hommes aujourd'hui. Et on voit bien comment les hommes sont pris entre deux modèles, citoyen et patriarcal traditionnel. Je pense que les hommes se sentent étouffés aujourd'hui dans les pays arabes, perdus dans leur rôle. La place des jeunes femmes y est aussi déterminée par la manière dont les hommes se vivent.

"Au Liban, les mariages mixtes sont une trahison envers sa communauté, sa famille, sa confession.

"Il me semble intéressant de repartir de l'individu, de faire ce travail de terrain, de repartir de ce que les gens ont à dire pour restituer la réalité du monde aujourd'hui.

Programmation musicale :

Babx, "Sous le piano de ma mère"
Omar Souleyman

elyzad

Littératures du Sud

4, rue d'Alger

Tél. : (+216) 71 74 36 20 / (+216) 92 62 16 40

Courriel : editionselyzad@gmail.com

www.elyzad.com

Suivez-nous sur Facebook et Twitter (@edelyzad)